

LA PRESSE

CINÉMA

CHARLOTTE DE TURCKHEIM / MINCE ALORS!
ODE AUX RONDES
PAGE 3



ZARAFÀ
**CŒUR
DE
GIRAFE**
PAGE 6



TOURNAGE
**PREMIER AMOUR
DE GUILLAUME
SYLVESTRE**
PAGE 3



LIVERPOOL

L'AMOUR AU TEMPS DU 2.0

Manon Briand n'avait pas tourné depuis 10 ans. Dans *Liverpool*, la réalisatrice de *La turbulence des fluides* trace un portrait de notre époque, à cheval entre le rétro et la techno, aux prises avec des médias, changements et soulèvements tous plus sociaux les uns plus que les autres. Au centre de l'intrigue, les périls d'un couple craquant formé par Stéphanie Lapointe et Charles-Alexandre Dubé. Le reportage de Sophie Ouimet-Lamothe en page 7.



Liverpool
de Manon Briand
PHOTO FOURNIE
PAR MAX FILMS

Du 19 juin au 15 août

JazzExtasia

Venez profiter d'un spectacle Jazz en direct des terrasses du DIX30
Les mardis et mercredis, de 17 h30 à 21 h30, à la Place Extasia

Une présentation de
LEXUS PRESTIGE
BROSSARD

LA PRESSE

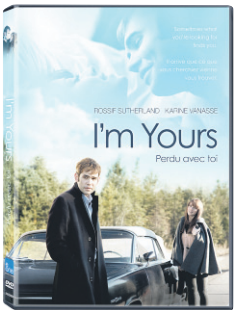
QUARTIER
DIX30



CINÉMA

CINÉMA MAISON

TOUS LES FILMS CRITIQUÉS SORTENT EN DVD MARDI.



DRAME SENTIMENTAL
I'M YOURS
(V.F.: *PERDU AVEC TOI*)

★★★
De Leonard Farlinger. Avec Karine Vanasse, Rossif Sutherland, Don McKellar.

Mettant en vedette Karine Vanasse et Rossif Sutherland (fils de Donald), *I'm Yours* est un road movie dramatico-romantique qui s'étire sur de longs (très longs) kilomètres. Une petite production canadienne réalisée par Leonard Farlinger (*The Perfect Son*), dont les magnifiques paysages du Nord ontarien ne suffisent pas à faire oublier un scénario maigre sans grands rebondissements. Karine Vanasse offre une performance spontanée et crédible, jeune femme troublée et troublante, mais on a du mal à croire à la chimie entre son personnage et celui de Robert, incarné par Rossif Sutherland. Le tout se termine sur un happy end qui nous laisse avec l'impression d'avoir fait un pénible voyage.

— Stéphanie Vallet



DRAME
LAURENTIE
★★★ 1/2

De Mathieu Denis et Simon Lavoie. Avec Emmanuel Schwartz, Eugénie Beaudry.

On pourra aimer ou détester *Laurentie* selon la lecture qu'on en fait. Ceux qui apprécieront ce long métrage singulier admireront le culot avec lequel les deux auteurs cinéastes abordent la question de notre identité nationale. Et ils auront raison. Ceux qui, en revanche, trouveront réducteur le portrait dépeint dans ce drame lourd de québecitude désespérée auront aussi raison. *Laurentie* fait partie de ces films qui suscitent la discussion. Déjà, il s'agit d'une très belle qualité. On y suit Louis, un branleur qui traîne la poisse avec lui partout où il passe. Détestable, il nous renvoie au visage nos contradictions. Cela explique peut-être pourquoi il nous dérange autant.

— Marc-André Lussier

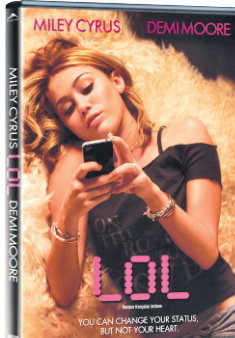


DRAME
ANGÈLE ET TONY
★★★

D'Alix Delaporte. Avec Clotilde Hesme, Grégory Gadebois, Evelyne Didi.

Angèle et Tony est campé dans un contexte bien précis, lequel influe grandement sur l'issue de la rencontre entre deux êtres « mal assortis ». Tony est un marin pêcheur. Le petit village de Haute-Normandie qu'il habite est frappé par la crise. Sa vie bascule le jour où débarque inopinément Angèle, fille mystérieuse venue de la ville, évidemment trop belle pour lui, qui semble vouloir tout effacer de sa vie pour mieux repartir sur de nouvelles bases. Tout le dispositif d'*Angèle et Tony* repose sur ce fragile équilibre entre l'attrance et la méfiance. Et à travers lequel ces deux êtres apprendront à battre la mesure de leurs propres sentiments.

— Marc-André Lussier



COMÉDIE ROMANTIQUE
LOL
(V.F.: *LOL*)

★★★
De Lisa Azuelos. Avec Miley Cyrus, Douglas Booth, Demi Moore.

Adaptant *LOL* pour les États-Unis, Lisa Azuelos a transplanté son histoire de Paris à Chicago et a remplacé Sophie Marceau par Demi Moore dans le rôle de la mère de Lola, dite Lol, qui, en ce début d'année scolaire, est aux prises avec les infidélités de son petit ami. Drame pour lequel elle reçoit le soutien de son meilleur copain... qui est plus que cela — ça saute aux yeux de tous sauf de la principale intéressée. L'intrigue est mince, la chimie entre les acteurs est nulle. Pour qui cherche un récit où réseaux sociaux et textos sont au premier plan pour le meilleur et pour le pire, *Easy A* vaut mille fois mieux.

— Sonia Sarfati

AUTRES SORTIES

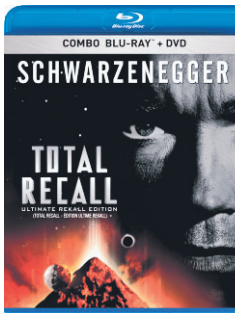
STREET DANCE 2

Film de danse de Max Giwa et Dania Pasquini, avec Tom Conti et Sofia Boutella. Au moment où les danseurs de *Step Up Revolution* prennent la rue, ceux de *Street Dance 2* poursuivent dans la lignée des compétitions de danse. On y suit un danseur de rue qui rencontre une pro de la salsa. Mélange des genres qui, parions-le, sera payant. (S.S.)

FLAMENCO FLAMENCO

Documentaire de Carlos Saura. Seize ans après *Flamenco*, son premier film consacré à l'univers du flamenco chanté et dansé, Carlos Saura signe *Flamenco Flamenco*, voluptueux hommage à l'évolution contemporaine de cet art millénaire.

(Aline Apostolska, coll. spéciale)

**TOTAL RECALL**

Film de science-fiction de Paul Verhoeven, avec Arnold Schwarzenegger dans un de ses meilleurs rôles et meilleurs films. Intéressant de voir ce que Colin Farrell, sous la direction de Len Wiseman, fera du personnage dans la nouvelle version qui prend l'affiche le 3 août. Comprendre que cette nouvelle édition, entre autres en Blu-ray, n'arrive pas par hasard maintenant sur le marché. (S.S.)

COIN TÉLÉ

**STAR TREK - THE NEXT GENERATION - SEASON ONE**

Excellente nouvelle pour les Trekkers. Paramount commence à rééditer cette formidable suite à la série culte, en Blu-ray! Les 25 premiers épisodes, en haute définition. Et, en suppléments, plus de 90 minutes de documentaires inédits. Impossible de résister si on est fan du passage du capitaine Picard aux commandes de l'*Enterprise*. (S.S.)

AVANT-PREMIÈRE

MONTAGE

LA SORTIE DE GANGSTER SQUAD REPOUSSÉE

Prise 2 pour le studio Warner Bros.: la tuerie d'Aurora a forcé le report de la sortie de *Gangster Squad*, un film de mafieux qui devait initialement prendre l'affiche le 7 septembre 2012. Et pour cause: la scène finale rappelle de façon trop évidente le massacre du Colorado: postés derrière un écran de cinéma, des tireurs mitraillent une salle bondée. Cette séquence sera coupée et remplacée par une fin alternative, ce qui place le studio face à un véritable casse-tête logistique, puisqu'il faudra jongler avec les emplois du temps serrés d'Emma Stone, Sean Penn, Ryan Gosling, Josh Brolin et Nick Nolte, entre autres, pour le tournage et la promotion du film. Par ailleurs, la bande-annonce de *Gangster Squad*, qui était liée aux séances de *The Dark Knight Rises*, a pour l'instant été retirée des salles. Aucune date de sortie n'a été officiellement fixée, mais il serait question des environs du 11 janvier 2013. Cette prise d'affiche coïnciderait alors avec celle de *Hansel & Gretel: Witch Hunters*, signé Paramount.

— Jozef Siroka; Source: Variety

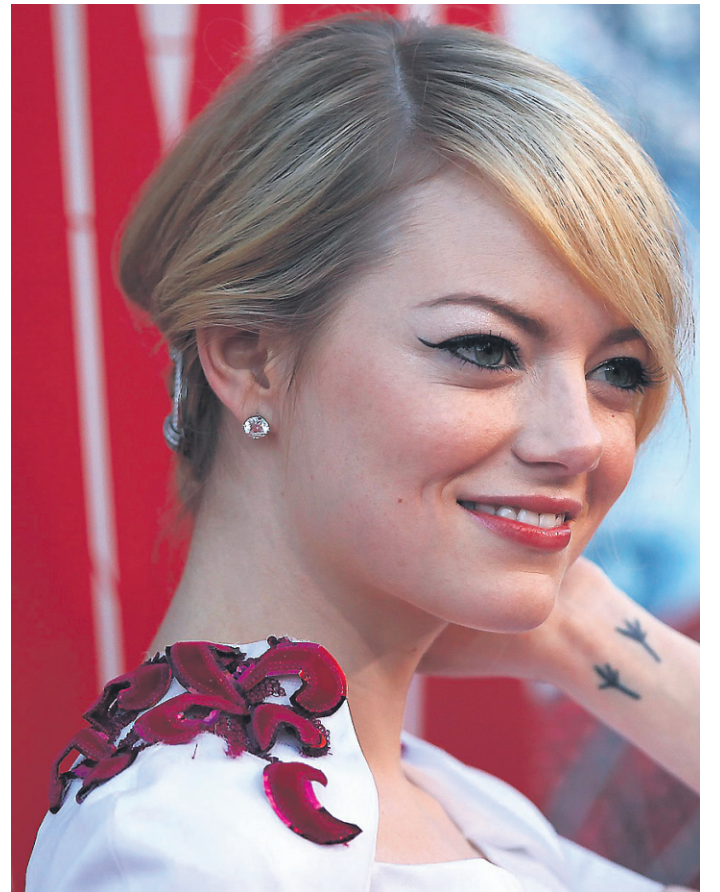


PHOTO MARIO ANZUONI, REUTERS

PALMARÈS DES FILMS QUÉBÉCOIS

RANG	TITRE	RECETTES	
		WEEK-END (\$)	CUMULATIF (\$)
1	<i>Omertà</i>	272 599	1 370 007
2	<i>Laurence Anyways</i>	1 575	408 132

Recettes brutes (avec taxes), compilées en dollars canadiens (\$CAD)

Toute reproduction partielle ou totale est interdite à moins d'une autorisation spéciale. © 2012 Cineac inc.

TOURNAGE



ROBIN WILLIAMS SERA DWIGHT EISENHOWER

Après Bill Murray, qu'on verra bientôt dans la peau de Franklin D. Roosevelt dans *Hyde Park on Hudson*, c'est au tour d'un autre comique célèbre d'endosser l'habit présidentiel. Robin Williams a récemment dévoilé qu'il incarnera Dwight D. Eisenhower dans *The Butler* de Lee Daniels, réalisateur de l'oscarisé *Precious*. Le film se penche sur l'histoire vraie de Eugene Allen (Forest Whitaker), qui a travaillé comme majordome à la Maison-Blanche auprès de huit présidents, entre 1952 et 1986. Outre Eisenhower, on compte parmi ses patrons John F. Kennedy, qui sera interprété par James Marsden, Lyndon Johnson (Liev Schreiber), Richard Nixon (John Cusack) et Ronald Reagan (Alan Rickman). Oprah Winfrey, qu'on n'a pas vu sur grand écran depuis *Beloved*, en 1998, jouera la femme d'Allen. La distribution de *The Butler*, franchement impressionnante même si elle n'est toujours pas définitive, comporte également Terrence Howard, Cuba Gooding Jr., Zac Efron, Alex Pettyfer, Nicole Kidman, Melissa Leo, Mariah Carey, ainsi que la farouchement progressiste Jane Fonda dans la peau de Nancy Reagan! Le tournage de *The Butler* est en cours à La Nouvelle-Orléans, pour une sortie en 2013.

— Jozef Siroka

PHOTO MARIO ANZUONI, REUTERS

PAROLES D'AUTEUR

PAS D'AMOUR POUR BATMAN DE LA PART DE L'ACADÉMIE

L'Académie des arts et des sciences du cinéma, qui organise le gala des Oscars, a tenu une projection de *The Dark Knight Rises* samedi dernier à Beverly Hills. L'accueil a été particulièrement tiède, malgré le fait que le dernier chapitre de la trilogie Batman de Christopher Nolan ait obtenu des critiques très favorables. L'auteur Bret Easton Ellis a résumé la soirée sur Twitter: « Pas que cela importe vraiment, mais il y a eu zéro amour pour TDKR dans la salle bondée. » D'autres membres de l'Académie ont réagi en ce sens sous le couvert de l'anonymat. « Il n'y avait rien de remarquable dans les performances, je ne crois pas qu'il pourra être sélectionné pour meilleur film » ou « Les gens étaient déçus. Ça n'a rien à voir avec la fusillade au Colorado. Je ne crois juste pas que ce film obtiendra des nominations, mis à part dans les catégories techniques. » Les applaudissements sporadiques à la fin de la projection n'augurent d'ailleurs rien de bon en vue de la grande soirée de la remise des statuettes dorées. Le président de l'Académie, Tom Sherak, a cependant tenté de justifier ce manque d'enthousiasme apparent en invoquant la tragédie d'Aurora: « Je crois que la soirée s'est terminée comme elle avait commencé, avec des gens voyant un film incroyablement bien fait, sachant ce qui est arrivé, et ensuite s'en allant à la maison. »

— Jozef Siroka; Source: The Hollywood Reporter

PHOTO FOURNIE PAR WARNER BROS



EN PRIMEUR

Exceptionnel ★★★★★ / Excellent ★★★★★ / Bon ★★★ / Passable ★★ / À éviter ☹

OSLO, 31 AOÛT
DE JOACHIM TRIER

★★★★

Le Norvégien Joachim Trier a fabriqué un très beau film contemplatif, méditatif, d'une grande douceur et d'une empathie sincère pour un personnage d'éclaté, rongé par le sentiment de vacuité. Cette leçon sans morale, servie avec un minimum d'humour salvateur, nous laisse mélancolique. (A.K.L.)

PAGE 5

LES GÉANTS
DE BOULI LANNERS

★★★ 1/2

Ce n'est pas un film à ranger parmi les « contes pour tous » ou ces édifiantes et mielleuses « comédies familiales » américaines, mais *Les géants* s'adresse tout de même au vaste public. Lanners insufflé au récit beaucoup d'humour et de légèreté, même si quelques rares scènes paraissent languettes. (A.K.L.)

PAGE 5

STEP UP REVOLUTION
DE SCOTT SPEER

★★★

Step Up Revolution n'est pas vraiment un film, mais un long vidéoclip. Scott Speer s'en tire bien. Si l'intrigue est mince et boiteuse, si le jeu des acteurs est faible, l'originalité et la compétence se trouvent dans les numéros de danse. (S.S.)

PAGE 5

MINCE ALORS!
DE CHARLOTTE DE TURCKHEIM

★★

Charlotte de Turckheim n'a pas eu peur d'aborder de front la problématique délicate de l'obésité. Même si *Mince alors!* s'inscrit comme une comédie, on n'y rit pas vraiment. Les gags sont à la fois bourrés de clichés et de très mauvais goût. Heureusement, les actrices ne sont pas trop mal dirigées. (C.S.)

PAGE 10



PHOTOS OLIVIER PONTBRIAND, LA PRESSE

Guillaume Sylvestre (à gauche) tourne sa première œuvre de fiction, inspirée d'une nouvelle de l'écrivain russe Ivan Tourgueniev. Benoît Gouin et Macha Grenon incarnent les parents d'un garçon de 13 ans qui tombe éperdument amoureux de sa voisine de 18 ans pendant ses vacances.

Guillaume Sylvestre tourne *Premier Amour*

MARC CASSIVI

Une île l'été. Deux chalets voisins. Un garçon de 13 ans tombe éperdument amoureux de sa voisine de 18 ans pendant ses vacances. En s'imaginant que le sentiment est réciproque.

Premier Amour, librement inspiré d'une nouvelle du même nom de l'écrivain russe Ivan Tourgueniev, est le premier long métrage de fiction de Guillaume Sylvestre. Le jeune cinéaste, remarqué il y a cinq ans avec le documentaire *Durs à cuire*, sur les chefs Martin Picard et Normand Laprise, projette depuis six ans cette adaptation.

« C'est une adaptation très libre d'une nouvelle du XIX^e siècle de Tourgueniev dont je n'ai conservé que la fine trame narrative, en filigrane », dit le cinéaste, rencontré cette semaine dans une des îles du fleuve, près de Verchères.

Ce récit initiatique met en vedette le jeune Loïc Esteves, dans son premier rôle au cinéma, Marianne Fortier, l'objet de son émoi, ainsi que Macha Grenon, Sylvie Boucher et Benoît

Gouin, dans le rôle de leurs parents.

Parfaitement calme, détendu et souriant, Guillaume Sylvestre prodigue ses conseils à ses comédiens qui, en retour, proposent leurs propres suggestions en prévision d'une scène de repas où le fils (Esteves) se lève brusquement de table en fusillant son père (Gouin) du regard.

« J'ai vraiment été happée par le scénario. Je me sens privilégiée d'avoir été approchée par Guillaume. »

— Macha Grenon

Tous sont attablés sur la terrasse d'une petite maison blanche en bordure du fleuve, dans un décor splendide, qui semble presque coupé du monde et du temps, appartenant à des amis du cinéaste. Un décor à la fois moderne et ancien, qui laisse entrevoir que ce récit, campé dans le Québec contemporain, puise une partie de son inspiration dans le romantisme des dachas russes du XIX^e siècle.

« C'est un petit plateau, avec une équipe réduite, pour un tournage de 23 jours, explique la productrice Denise Robert (Cinémaginaire). Le budget est de 500 000\$. Nous avons obtenu de l'aide de Téléfilm mais pas de la SODEC. Il aurait fallu redéposer le projet et les délais étaient trop longs. Les jeunes acteurs risquaient d'avoir trop vieilli! »

« Denise avait aimé *Durs à cuire* et m'a suggéré de lui proposer mon projet, dit Guillaume Sylvestre, qui ne sent pas de pression particulière à passer du documentaire à la fiction. Si c'est mauvais, personne ne va en parler. Sinon, tant mieux... »

Marqué par la nature

C'est au terme d'un processus d'auditions que Guillaume Sylvestre a finalement trouvé

son acteur principal, Loïc Esteves, qui n'avait jusqu'ici vécu que quelques expériences de figurant. L'objet du désir de son personnage est incarné par Marianne Fortier, révélée à 10 ans par le rôle d'Aurore, dans le film à succès de Luc Dionne, en 2005. C'est en voyant la jeune comédienne dans *Maman est chez le coiffeur* de Léa Pool que Guillaume Sylvestre a tenu à ce qu'elle soit de la distribution de *Premier Amour*. « Je l'ai trouvée admirable », dit-il.

« C'est un très beau rôle, se réjouit Marianne Fortier, visiblement ravie de refaire du cinéma. Anna est un personnage complexe, qui a de l'ambition, et qui vit des événements très particuliers. C'est un vrai rôle de femme, ce qui est nouveau pour moi. »

Macha Grenon et Benoît Gouin interprètent les parents du jeune amoureux transi qu'incarne Loïc Esteves. « J'ai vraiment été happée par le scénario. Je me sens privilégiée d'avoir été approchée par Guillaume », confie Macha Grenon, qui a préféré ne pas lire la nouvelle de Tourgueniev avant le tournage, pour ne

pas déroger à la vision du cinéaste. Elle interprète un grand reporter, en vacances en famille dans cette île paisible.

Benoît Gouin, qui a participé cet été au tournage de *Gabrielle*, de Louise Archambault, incarne quant à lui un professeur de littérature qui décide enfin de s'attaquer à son premier roman. Le comédien croit que *Premier Amour* sera inévitablement marqué par son lieu de tournage, une petite île accessible seulement par bateau. « La nature est très présente. C'est impossible que le film ne soit pas teinté par ça », dit-il.

Entre fiction et documentaire

Arrivé au cinéma par le documentaire, lui qui n'a pas abordé la fiction même par le court métrage, Guillaume Sylvestre n'entend pas mettre un terme à sa carrière de documentariste après *Premier Amour*, dont le tournage doit se terminer le 9 août.

L'an dernier, il a réalisé *Sauvage*, un portrait de trois générations d'Amérindiens, et s'apprête à monter, dès l'automne, un documentaire qu'il a tourné pendant un an dans une classe multiethnique de l'école Paul-Gérin-Lajoie d'Outremont, la première école secondaire à avoir voté en faveur de l'actuelle grève étudiante.

Ce documentaire, intitulé *Secondaire cinq* devrait prendre l'affiche l'hiver prochain. La sortie de *Premier Amour* est quant à elle prévue au printemps ou à l'automne 2013.

CHARLOTTE DE TURCKHEIM / *Mince alors!*

Un sujet lourd sur un ton léger

Coutumière des scénarios autobiographiques, Charlotte de Turckheim a eu l'idée de s'intéresser aux gros... après avoir elle-même pris pas mal de poids. *Mince alors!*, son troisième film, traite, sous forme de comédie, d'un problème de société: l'obésité.

MARIELLE BEDEK

« Quand on porte du 38-40, ça va, mais quand on arrive à du 46-48, les copines commencent à dire qu'il faut faire attention », témoigne de sa voix chaleureuse, nullement amère, l'actrice et réalisatrice française Charlotte de Turckheim, jointe par téléphone à Paris.

Dans le film, c'est la mère et le conjoint de Nina qui lui intimement sans ménagement de perdre une dizaine de kilos.

« La société actuelle est comme ça », déplore celle qui a scénarisé et réalisé *Mince alors!*. Elle dit s'inquiéter de l'obsession pour la maigreur, notamment dans le milieu de la mode: « On a commencé à voir des mannequins qui mouraient de faim. Mais dans quel monde vivons-nous? »

C'est à partir de ce constat que lui est venue l'idée de cette comédie dramatique. Dans *Mince alors!*, Nina se voit offrir un séjour en cure d'amaigrissement par son copain, avec qui elle dirige une maison de confection de maillots de bain. L'absurde de la situation tient beaucoup à la beauté de l'actrice principale, Lola Dewaere, une perle rare que Turckheim se réjouit d'avoir déniché: « Il fallait à la fois qu'elle soit belle, que les spectateurs la trouvent jolie et qu'elle soit ronde. Il n'y a pas beaucoup d'actrices comme cela en France. »

Pendant la cure, Nina se lie d'amitié avec une mère de famille, Émilie, qui affirme s'aimer comme elle est. L'actrice Catherine Hosmalin, meilleure amie de Charlotte



« On ne voit jamais ça dans les films, même les figurants ne sont jamais gros. Pour une fois, ils ne sont pas cachés », constate la réalisatrice de *Mince alors!*, Charlotte de Turckheim.

de Turckheim dans la vie, lui a beaucoup servi d'inspiration.

« On a beaucoup discuté, son personnage, c'est ce qu'elle est et ce qu'elle vit, indique Charlotte de Turckheim, faisant allusion à l'ambiguïté entre une volonté de s'accepter avec des kilos en trop et une souffrance bien réelle. "Big is

Beautiful", ce n'est pas vrai, il ne faut pas se voiler la face. De plus en plus, nos sociétés ont un vrai problème avec l'obésité », estime-t-elle.

Traiter un sujet tabou comme le surpoids exigeait une légèreté de ton et la scénariste-réalisatrice voulait vraiment que son film oscille

« entre le rire et l'émotion ». Admirative de films tels *Billy Elliot* (Stephen Daldry, 2000), *The Full Monty* (Peter Cattaneo, 1997) ou encore *Muriel* (Paul John Hogan, 1994), elle situe son film dans la catégorie des « comédies d'auteur ». « Pour moi, *Intouchables*, qui mélange la comédie et le drame, c'est le top, c'est génial! », s'enthousiasme-t-elle.

Filmer les corps de gros comme elle le fait dans *Mince alors!* reste, selon elle, une exception: « On ne voit jamais ça dans les films, même les figurants ne sont jamais gros. Pour une fois, ils ne sont pas cachés », constate Charlotte de Turckheim, qui n'épargne toutefois pas aux spectateurs quelques clichés: l'un casse un pied de sa chaise en s'asseyant, une autre reste coincée dans la baignoire...

Si le trio de copines qui se forme dans le décor champêtre de ce Club Med alpin parvient à résoudre quelques problèmes, Charlotte de Turckheim refuse de faire passer un quelconque message.

« Je n'aime pas ça, je ne veux pas dire aux gens ce qu'il faut faire ou pas. S'il y avait une morale, ce serait seulement celle de la tolérance », dit-elle. Sorti au printemps en France, son film a toutefois mis du baume au cœur à bien des spectateurs: « Les gens en surpoids, lors des projections, étaient émus », a constaté la réalisatrice.

CINÉMA 16^e FANTASIA

PHOTO FOURNIE PAR FANTASIA

Mondomanila est un hommage évident à la vague lancée par le *Mondo Cane* de Gualtiero Jacopetti et Paolo Cavara. Des films qui parlent des « vraies affaires » (des choses choquantes, bien sûr) sans trop se soucier de morale.

SUSPENSE, HORREUR ET RIRES AU PROGRAMME

Le 16^e festival de cinéma de genre Fantasia entame sa deuxième semaine d'activités. Après toutes ces années, il reste difficile de décrire ce genre de fête qui remplit ses salles avec des rires, de l'horreur, du suspense et plein d'autres choses inquiétantes, dégoulinantes ou marrantes. Voici quelques exemples de films visionnés par nos journalistes.

MONDOMANILA DE KHAVN DE LA CRUZ (2011)

Bienvenue à Manille, aux Philippines. Hommage évident aux films «Mondo» des années 60 et 70, vague lancée par le célèbre *Mondo Cane* (un monde de chiens, littéralement) des Italiens Gualtiero Jacopetti et Paolo Cavara. Des films qui parlent des « vraies affaires » (des choses choquantes, bien sûr) sans trop se soucier de morale. *Mondomanila* présente une série de personnages atypiques, aux mœurs infiniment discutables, qui vivent dans les plus bas quartiers de la ville: des enfants drogués et lubriques, des mendiants, des gens généralement peu fréquentables. Il y a une part de fiction dans ce spectacle sans doute arrangé par le gars des vues qui atteint facilement ses buts: déstabiliser, choquer, écoeurer. Si le film est visuellement conçu comme un film cool et trash, avec musique appuyée,

on en ressort tout de même remué. Le monde ne tourne pas rond et notre siècle dégage des relents d'apocalypse imminente.

Mercredi à 15 h 10, salle J.-A. De Séve
— Aleksis K. Lepage

REPLICAS DE JEREMY POWER REGIMBAL (2012)

Une famille bourgeoise modèle avec un jeune garçon et un chien. Une voiture, filmée en plongée, qui file sur la route. Une maison abandonnée dans les bois où ils pensaient aller se ressourcer. Des voisins qui débarquent à l'improviste et veulent sympathiser. Impression de déjà vu? *Replicas*, premier long métrage du Canadien Jeremy Power Regimbal, qui nous arrive du Tribeca Film Festival, s'inspire beaucoup de *Funny Games* de Michael Haneke. Sauf qu'il ne pré-

sente pas tout à fait le même intérêt. Malgré ses plans très bien composés, la tension dramatique n'y est pas assez palpable comme dans *Panic Room*, par exemple. Selma Blair se révèle parfaite dans le rôle de l'épouse séquestrée, tandis que James D'Arcy vole la vedette dans celui du voisin qui pète les plombs. À voir si vous aimez les *Home Invasion Movies*.

Jeudi à 19 h 35, salle J.-A. De Séve
— Catherine Schlager

MIENTRAS DUERMES (SLEEP TIGHT) DE JAUME BALAGUERO (2011)

Voici un redoutable thriller psychologique du réalisateur de *[Rec]* et de *Fragiles*. L'Espagnol Jaume Balaguero est un cinéaste de genre accompli, tout à fait à l'aise dans l'horreur, le suspense et le fantastique. Il excelle dans la création de climats tendus,

voire dérangeants. Dans ce film au climat de plus en plus angoissant, où le clair-obscur joue un rôle primordial, le formidable Luis Tosar incarne un concierge d'immeuble secrètement épris de Clara, une sympathique jeune locataire qui ne se doute en rien de ce qui se passe la nuit, pendant qu'elle dort. Le concierge, qui a toutes les clefs de l'immeuble, endort au formol la jeune femme toutes les nuits pour... Moins on en sait, plus ce film, à la mise en scène précise et efficace, fonctionne. Frissons garantis!

Jeudi 9 août à 19 h 30, Théâtre Hall Concordia
— Mario Cloutier

COLD BLOODED DE JASON LAPEYRE (2012)

Faire beaucoup avec peu de moyens, voilà ce qu'a réussi le jeune réalisateur canadien Jason Lapeyre avec son premier long métrage de fiction. La prémice est mince, mais le déroulement est ingénieux, malgré quelques longueurs dans la dernière moitié du film. Un braquage de bijouterie à Toronto tourne mal, lorsqu'un des deux voleurs, Cordero (Ryan Robbins) est envoyé à l'hôpital sous la surveillance de la policière Frances (Zoie Palmer). Une bande de gangsters a des questions à poser à Cordero et réussit à s'infiltrer dans l'hôpital pour le traquer. Frances sera la première victime du chef de bande sadique, ce qui aura pour effet de la transformer en dure à cuire à son tour. L'interprétation rehausse ce thriller à petit budget riche en rebondissements.

Mardi 31 juillet à 19 h 30, salle J.A. De Séve
— Philippe Renaud

NAMELESS GANGSTER: RULES OF THE TIMES DE YUN JONG-BIN (2012)

Le jeune réalisateur coréen Yun Jong-bin (*The Unforgiving*) ajoute toute une pierre à l'édifice du thriller de gangster asiatique avec ce film-fleuve ancré dans le contexte politique et mafieux volatile des années 80 et 90 en Corée du Sud. Porté par un excellent duo d'acteurs — dont Choi Min-sik, mémorable dans *Oldboy* où il assurait le premier rôle —, *Nameless Gangster* allie action, cruauté et humour. Un petit inspecteur de cargo maritime passe du menu larcin au crime des grandes ligues. Devenu « parrain », il traficote pour ériger son empire du crime en tissant des liens avec le politique qui lui assure des permis de casinos, mais les affaires s'embrouillent au contact d'un mafieux rival. On pense au *Goodfellas* de Scorsese avec ce film rythmé aux revirements aussi brutaux qu'inattendus. Un régal.

Ce soir à 18 h 10, Théâtre Hall Concordia
— Philippe Renaud

★★★★★
« UN FLOT D'ÉMOTIONS QUI PERCUTE LE SPECTATEUR DE PLEIN FOUET. »
— VÉRONIQUE HARVEY, AGENCE QMI

★★★★★
« UN FILM TROUBLANT ET TOUCHANT. »
— PHILIPPE RENAUD, LA PRESSE

« UNE FOUGUEUSE LEÇON DE VIE PONCTUÉE DE MOMENTS DE POÉSIE ET DE DRÔLERIE. »
— MANON DUMAIS, VOIR

LES BÊTES DU SUD SAUVAGE

VOSTF de *Beasts of the Southern Wild*

GAGNANT - CAMÉRA D'OR
UN CERTAIN REGARD
FESTIVAL DE CANNES

GAGNANT
GRAND PRIX DU JURY
FESTIVAL DU FILM DE
SUNDANCE
2012

YouTube LesFilmsSeville

VERSION ORIGINALE ANGLAISE AVEC SOUS-TITRES FRANÇAIS
EXCENTRIS 514 847-2206

VERSION ORIGINALE ANGLAISE
CINÉPLEX ODEON

À L'AFFICHE EN EXCLUSIVITÉ!
LES FILMS SEVILLE

CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRE DES CINÉMAS

LA PRESSE et métropole invitent 100 personnes à la première de

Julie DELPY
CHRISTOPHE MAZOUZIER PRÉSENTE
Chris ROCK

2 JOURS À NEW YORK

version française de 2 DAYS IN NEW YORK
un film de JULIE DELPY

Avec la participation de
ALBERT DELPY ALEXIA LANDEAU ALEX MAHON DYLAN BAKER KATE BURTON DANIEL BRÜHL

magnolia metropole 2joursaNewYork

Le jeudi 9 août à 19 h au Cinéma EXCENTRIS (3536, boul. St-Laurent)
POUR PARTICIPER RENDEZ-VOUS SUR
www.metropolefilms.com/concours

La promotion aura lieu sur le site web du 26 juillet au 1^{er} août inclusivement et le tirage se fera le 2 août 2012.
50 gagnants recevront par la poste une invitation pour deux personnes. Valeur totale des prix: 1000\$.
Règlements disponibles chez Annexe Communications.

À L'AFFICHE DÈS LE 17 AOÛT!
metropolefilms.com

Intrigue boiteuse, danse somptueuse

STEP UP REVOLUTION (V.F.: DANSEZ DANS LES RUES 4)

★★★

Film de danse de Scott Speer. Avec Kathryn McCormick, Ryan Guzman, Misha Gabriel. 1h37.

SONIA SARFATI

Qu'on s'entende: *Step Up Revolution* n'est pas vraiment un film, mais un long vidéoclip... et c'est pour cela que Scott Speer, dont c'est le premier long métrage, mais qui a réalisé bien des clips, s'en tire aussi bien. Il sait où placer les caméras (3D, comme le veut maintenant cette franchise, la meilleure dans la catégorie danse) et il sait s'entourer de chorégraphes et de danseurs de talent.

Bref, si l'intrigue est mince et boiteuse, si le jeu des acteurs est faible, l'originalité et la compétence se trouvent dans les numéros de danse. Et, ça tombe bien, c'est pour eux que l'on s'attache aux *Step Up*.

Après être passés par Baltimore et New York, les créateurs de la série installent les troupes à Miami où l'on rencontre Sean (Ryan



Les chorégraphies de *Dansez dans les rues 4* mêlent danse moderne et style de rue, hip-hop et mouvements acrobatiques au son de musiques techno-urbano-énergisantes.

Guzman). Il dirige avec son ami Eddy (Misha Gabriel) The Mob, groupe de danseurs de rue dont le défi, ces jours-ci, est d'envahir l'espace public (boulevards, restaurants, musées, etc.) pour se livrer à des chorégraphies qui

dérangent et en mettent plein la vue. Le groupe souhaite ainsi remporter le concours du clip le plus populaire sur YouTube.

Au quotidien, Sean travaille comme serveur dans un restaurant haut de gamme situé

dans un hôtel de luxe qui appartient au père d'Emily (Kathryn McCormick). La jeune femme rêve de danser professionnellement. Mais papa (Peter Gallagher) a d'autres projets. Cela n'empêche pas la belle d'auditionner

pour une compagnie dont la directrice reconnaît son talent – mais, aussi, son manque de créativité. La rencontre des deux jeunes va, après les heurts nécessaires, les servir et les changer. Surtout lorsque le quartier pauvre dans lequel vit Sean est menacé par le père d'Emily qui veut l'« embourgeoiser ». Et si la danse pouvait servir, aussi, à mobiliser, à revendiquer, à manifester?

Effort d'originalité scénaristique, ici, puisque l'on quitte les compétitions de danse. Mais ça ne va pas très loin sur ce plan-là, l'ensemble étant quand même très prévisible. Au contraire des chorégraphies qui, elles, mêlant danse moderne et style de rue, hip-hop et mouvements acrobatiques au son de musiques techno-urbano-énergisantes, sont originales et impressionnantes. Le numéro du musée, où les œuvres d'art « s'éveillent »; celui du hall de l'immeuble de bureaux où les gens en costume passent de robots téléguidés à danseurs athlétiques; et le numéro final, spectaculaire même si certains le trouveront trop « guerrier » avec ses tenues de combat: impossible de ne pas succomber à la tentation de vouloir se joindre à la « manif ».

En quête d'aventure

LES GÉANTS

★★★½

Drame de Bouli Lanners. Avec Zacharie Chassériau, Martin Nissen, Paul Bartel. 1h24

ALEKSI K. LEPAGE

COLLABORATION SPÉCIALE

Trois adolescents en cavale, 14 et 15 printemps. Deux frères et un bon ami, issus de milieux louches d'où les parents semblent absents ou occupés à d'obscures tractations. Adolescents abandonnés à eux-mêmes dans un village de Wallonie et qui tâchent de s'en sortir par l'imagination, la débrouillardise et la franche camaraderie.

Ce n'est pas un film à ranger parmi les « contes pour tous » ou ces éducatives et mielleuses « comédies familiales » américaines, mais *Les géants* s'adresse tout de même à un vaste public, et il serait dommage qu'il ne soit vu que par une poignée de cinéphiles initiés qui s'intéressent à la filmographie belge et luxembourgeoise.

Les frères Zak et Seth n'ont rien à faire dans ce plat pays. À la rencontre d'un camarade aussi blasé qu'eux, Dany, ils partiront tous en voiture (car les parents, fantomatiques, ne veillent pas sur leur marmaille), en quête d'aventure, de délasserment, mais surtout de paix et de saines joies, brutales et simples.

Un trip de garçons, de petits hommes. *Les géants*, avec ces trois mousquetaires qui jouent les Don Quichotte dans le vide, se présente sous la forme d'un road-movie préadolescent, pensé et conçu par un adulte (Bouli Lanners, qui signe son troisième long métrage, après *Eldorado* et *Ultranova*). Débutant sur un ton badin et bon enfant, le film prend une tournure dramatique lorsque les héros, sans moyens, devront affronter des épreuves qui dépassent leurs connaissances du monde et de l'existence.

Par bonheur, Lanners insuffle au récit, par des dialogues retors et d'absurdes revirements de situation dignes des frères Coen, beaucoup d'humour et de légèreté à ce qui pourrait être un pensum sur l'adolescence ou une étude de mœurs. On est dans le feu de l'action, même s'il n'arrive pas grand-chose, au cœur des cœurs, au cœur des êtres.

Visiblement, les trois jeunes acteurs ont été admirablement dirigés par Lanners. Unique hic, on ne sait pas toujours faire la part de l'art, du propos et du divertissement dans ce film errant comme ses protagonistes. Ainsi, quelques rares scènes paraissent languettes, vacantes ou esthétisantes.

Étranger chez lui

OSLO, 31 AOÛT

★★★★

Drame de Joachim Trier. Avec Anders Danielsen Lie, Hans Olay Brenner, Ingrid Olava. 1h35

ALEKSI K. LEPAGE

COLLABORATION SPÉCIALE

On a tous connu, et on fréquente peut-être toujours, de ces gens qui « sont passés par là », des gens qui ont trop bu, trop reniflé, trop joui de l'ivresse et qui ont passé, pénitents, des jours affreux et des nuits sans sommeil dans un centre de désintoxication. Le personnage de cet *Oslo, 31 août*, toxicomane touche-à-tout (alcool, coke, héroïne, ecstasy), a connu les enfers de la cure et tâche péniblement de retrouver sa vie, sa ville, sa famille, un boulot décent, tout cela à jeun. Périples intérieurs difficiles, et dans ce cas-ci à l'issue incertaine. Ce n'est pas l'histoire d'une rédemption.

Momentanément libéré, suivant un programme de réadaptation, Anders, 34 ans, dont on

ne sait que très peu sinon qu'il a été un brillant chroniqueur à la pige, passe une journée hors du centre de désintoxication. Psychologiquement défait mais physiquement retapé, il se rend sans conviction aux bureaux d'un magazine en vogue et, ne croyant plus en ses talents, refusera l'offre d'emploi. Il retrouvera entre-temps quelques bons amis, d'anciennes flammes. Mais, hanté par ses démons, et par ce qu'on appelle le *craving* (le manque, terrassant, qui subsiste même après la cure), Anders fera face au vide absolu d'une existence dénuée de sens. Ce jeune homme intelligent n'est pas en vérité libéré, le voilà plutôt condamné à la liberté.

Et on le verra errer, mélancolique, dans les rues qu'il ne semble plus reconnaître, cet Oslo devenu à ses yeux presque étranger, ces lieux de perdition où il a tant fait la fête. *Oslo, 31 août* est au bout du compte un triste constat d'échec.

Le Norvégien Joachim Trier, qui signe ici son second long métrage, inspiré d'un roman de Pierre Drieu La Rochelle, a fabriqué un très beau film contemplatif, méditatif, d'une



Le personnage d'*Oslo, 31 août*, toxicomane touche-à-tout, a connu les enfers de la cure et tâche péniblement de retrouver sa vie.

grande douceur et d'une empathie sincère pour ce personnage d'éclaté rongé par le sentiment de vacuité. Les premières images, où Anders vagabonde dans les bois, anxieux, rappellent un peu le *Last Days* de Gus Van Sant.

Trier n'a pas voulu faire dans le silence, dans l'image « qui vaut mille mots », dans le « langage non verbal ». Ses personnages sont volubiles, capables d'exprimer leurs états d'âme. Aussi certains spectateurs reprocheront peut-être à *Oslo*,

31 août d'être un peu bavard et « littéraire » (on y fait référence à Proust, à Schopenhauer, et du même coup à *Mad Men* et à *Sex And the City*).

Amère, désespérée mais d'une infinie tendresse, cette leçon sans morale, servie avec un minimum d'humour salvateur, nous laisse mélancolique, et c'était le but recherché. Avis aux gens qui voient du propos sociopolitique partout: non, *Oslo, 31 août* n'a rien d'une parabole sur la sinistre tuerie du 22 juillet 2011 en Norvège.

« LE MEILLEUR FILM DE DANSE À CE JOUR. »
MARK S. ALLEN, CBS

« UN FILM IRRÉSISTIBLE, À VOIR ABSOLUMENT. »
ERIN FOX, SHAKKLE.COM

DANSEZ 4 DANS LES RUES 4
VF de STEP UP REVOLUTION

DEViens fan de NOTRE PAGE OFFICIELLE
DansezDansLesRues4
Des laissez-passer à gagner chaque semaine jusqu'au 2 août!

LA SUITE DU FILM DE DANSE LE PLUS POPULAIRE AU QUÉBEC!

EN REAL 3D ET CERTAINS ÉCRANS 2D

YouTube LesFilmsSeville

INSPIRÉ DES PERSONNAGES DE JANE ADLER CRÉÉS PAR AMANDA BRODY RÉALISÉ PAR SCOTT SPEER

PRÉSENTÉ À L'AFFICHE!
LES FILMS SEVILLE

CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS

Les Québécois sont au rendez-vous, merci!

« Indéniable **EFFICACITÉ** [...] les dialogues ont du **PUNCH** [...] intrigue **SOLIDE**. »
Marc-André Lussier, *La Presse*

« **L'INTRIGUE** nous **TIENT** en **HALEINE** et les **REBONDISSEMENTS** sont **NOMBREUX!** »
Alexandre Tremblay, *Rouge FM*

« Thriller policier **PLEIN D'ACTION**, de **REBONDISSEMENTS** et de **TENSION** [...] un **DIVERTISSEMENT SOLIDE**, doté d'une **INTRIGUE BIEN MENÉE** et d'une **DISTRIBUTION SANS FAUTE**. »
Maxime Demers, *Le Journal de Montréal*

« Ça m'a même fait penser à un **BON JAMES BOND!** »
Martin-Thomas Côté, *CHOI RADIO X*

OMERTÀ

Michel CÔTÉ Patrick HUARD Rachelle LEFÈVRE Stéphane ROUSSEAU René ANGELL

PRODUIT PAR DENISE ROBERT ET DANIEL LOUIS UN FILM DE LUC DIONNE

www.OMERTA-LEFILM.com

À L'AFFICHE
DANS LES CINÉMAS ET CINÉ-PARCS!

13 ANS+

RÉMI BEZANÇON ET JEAN-CHRISTOPHE LIE / *Zarafa*

Cœur de girafe

Le cinéaste Rémi Bezançon a fait équipe avec l'animateur Jean-Christophe Lie pour raconter dans un dessin animé un conte inspiré par l'histoire de la toute première girafe émigrée en France!



IMAGES FOURNIES PAR FILM SÉVILLE. PHOTOMONTAGE LA PRESSE



MARC-ANDRÉ LUSSIER
ENVOYÉ SPÉCIAL
PARIS

L'histoire de *Zarafa* remonte au début du XIX^e siècle. Dans la tête de Rémi Bezançon, elle trotte aussi depuis un bon moment. À vrai dire, le réalisateur du film *Le premier jour du reste de ta vie* a écrit une première ébauche du scénario de *Zarafa* il y a maintenant plus de 10 ans, soit avant même la sortie de son premier long métrage, *Ma vie en l'air*.

«Je l'ai vite mis de côté à l'époque, car je n'avais pas encore tourné de film, explique le cinéaste au cours d'un entretien accordé à Paris. Des années plus tard, j'ai fait lire le scénario à la productrice Valérie Shermann. Enthousiasmée, elle a soumis l'idée de m'adopter un cinéaste spécialisé en animation. J'ai alors vu *L'homme à la Gordini*, le court métrage que Jean-Christophe Lie a présenté en compétition à Cannes il y a trois ans. Ça a cliqué tout de suite entre nous.»

Au final, Bezançon est crédité en tant que «réalisateur – scénariste», tandis que Lie agit à titre de «réalisateur – concepteur graphique des personnages». Ce dernier, dont la carrière d'animateur a commencé aux studios Disney de Montreuil, est arrivé au moment où *Zarafa* en était à l'étape du *story-board*, c'est-à-dire, cette étape où toutes les scènes du film devaient être dessinées sur des planches afin que rien ne soit laissé au hasard sur le plan de la mise en scène.

«C'était très stimulant, dit celui qui a notamment travaillé avec Sylvain Chomet pour *Les triplettes de Belleville*, et aussi Michel Ocelot [*Kirikou* et *les bêtes sauvages*]. Toute la création graphique restait à faire. Le scénario m'offrait de très belles pistes!»

Un fait historique

Zarafa est un conte fantaisiste dont l'histoire trouve quand même ancrage dans un fait historique. Un vieux sage raconte aux enfants du village l'histoire d'une amitié indéfectible entre un jeune garçon et une girafe orpheline promise en cadeau par le pacha d'Égypte au roi de France Charles X. Le récit s'attarde ainsi à décrire les efforts que déploiera le jeune Africain pour suivre son amie girafe jusqu'en France. Et peut-être pouvoir la libérer de son enclos parisien du Jardin des plantes, et la ramener sur sa terre natale. En 1827, la Ville lumière fut véritablement saisie d'une véritable «girafomania». La girafe – animal inédit dans l'Hexagone à l'époque – devint en effet une attraction des plus populaires et attira les foules. L'engouement dura trois ans.

«Les thèmes que véhicule cette histoire m'ont interpellé, précise Rémi Bezançon. Cette histoire parle de liberté, de promesse tenue une fois la parole donnée, de transmission. Elle évoque aussi le passage de l'enfance au monde des adultes. Ces thèmes m'intéressent et traversent aussi mes films en prises de vues réelles. Cela dit, j'ai sciemment emprunté la forme du conte afin de pouvoir me détacher de l'Histoire avec un

grand H. On ne peut ainsi me reprocher d'avoir trafiqué la réalité. Bien évidemment que la vraie girafe n'a pas traversé la Méditerranée en ballon!»

À contre-courant

Les deux réalisateurs ont conçu leur dessin animé en s'éloignant volontairement des effets de mode. Ainsi, *Zarafa* est un film d'animation «traditionnel», en 2D, et emprunte un style narratif plus classique.

«Chaque production appelle sa forme, fait remarquer Rémi Bezançon. Pour nous, la question ne se posait même pas. La conception du film, qui évoque un peu un livre d'images dont les illustrations s'animent, n'aurait pas convenu du tout à la 3D. La 3D n'est pas une finalité en soi, et il n'y a pas lieu de voir une rivalité entre les deux formes non plus. La technologie évolue à une vitesse folle, surtout dans le domaine des images de synthèse. Or, l'animation en 2D, c'est la base de tout. S'il n'y a pas l'amour du dessin au départ, ce n'est pas la peine.

«Et puis, ajoute Jean-Christophe Lie, nous aimons faire écho à des choses auxquelles s'intéresse un public déjà attiré par la bande dessinée franco-belge. Par

« Cette histoire parle de liberté, de promesse tenue une fois la parole donnée, de transmission. Ces thèmes m'intéressent et traversent aussi mes films en prises de vues réelles. »

— Rémi Bezançon

ailleurs, et de façon plus large, nous nous situons peut-être davantage dans l'esprit naturaliste de Hayao Miyazaki.»

Les coréalisateurs expliquent la nouvelle popularité du cinéma d'animation par les différentes formes empruntées, mais aussi par l'émergence de plusieurs écoles spécialisées dans le domaine, particulièrement en France.

«On peut aussi l'expliquer par le Net, note Rémi Bezançon. On vit dans un monde marqué par une surenchère. Il y a de moins en moins de livres et de plus en plus d'images. La frontière entre le cinéma en prises de vues réelles et le cinéma d'animation est aussi en train de tomber. Steven Spielberg et Peter Jackson font Tintin en capture de mouvements pendant que Brad Bird passe de *Ratatouille* à *Mission impossible 4*! Les images de synthèse s'approchent tellement de la réalité qu'on a maintenant du mal à faire la différence!»

Sans se consacrer désormais uniquement au cinéma d'animation, Rémi Bezançon aimerait remettre le couvert avec son complice de *Zarafa*.

«Je suis en train d'écrire le scénario d'un nouveau film d'animation, annonce-t-il. J'aime bien l'idée d'en faire deux. Après, on verra!»

Auparavant, le réalisateur d'*Un heureux événement* aura proposé *Nos futurs*, «franche comédie» sur la crise de la quarantaine.

Zarafa prend l'affiche le 3 août.

Les frais de voyage ont été payés par Unifrance.



MANON BRIAND / *Liverpool*

DU RÉTRO AU TECHNO



SOPHIE OUIMET-LAMOTHE

Dix ans ont passé depuis son dernier long métrage, *La turbulence des fluides*. Dix années où la cinéaste Manon Briand n'a pas tourné. Elle a pourtant écrit sans relâche, mais ses projets sont tombés à l'eau un par un. Et puis un jour est arrivé *Liverpool*. « J'ai écrit le film dans un instant de désespoir créatif parce que mes projets ne passaient pas, et il fallait que je survive, dit Manon Briand de sa voix posée. Je suis revenue chez moi et j'ai écrit la prémisse de l'histoire en quelques jours, dans une espèce d'urgence. »

Ironiquement, toutes ces années enfermée dans un bureau auront joué un rôle dans la genèse de son troisième long métrage. « Quand on écrit, on procrastine aussi beaucoup, avoue Manon Briand avec un sourire. Et la nouvelle forme de procrastination, c'est d'aller sur l'internet. » Ce qui a eu l'heur de faire réfléchir la cinéaste sur la place de la technologie et des médias sociaux dans nos vies.

« On dirait que la technologie a fait de nous des êtres très publics, mais aussi très solitaires, dit-elle. Comment fait-on pour se rencontrer quand on est jeune, naïf et un peu timide? Comment ça marche, l'amour, dans une société 2.0? »

Le film raconte l'histoire d'Émilie (Stéphanie Lapointe), fraîchement débarquée dans la grande ville. Préposée au vestiaire dans un bar branché, le *Liverpool*, elle se mettra involontairement les pieds dans les plats en voulant aider une cliente victime de surdose. Celle-ci, transportée d'urgence à l'hôpital, ne viendra jamais récupérer son manteau au vestiaire. Émilie décide d'aller le lui porter, et mettra ainsi le doigt dans un terrible engrenage... Heureusement, elle pourra compter sur l'aide d'un client du bar, Thomas (Charles-Alexandre Dubé), follement amoureux d'elle mais trop timide pour oser lui parler. Ensemble, dans la petite Fiat 500 turquoise de Thomas, ils tenteront de faire la lumière sur cette histoire trouble. Et apprendront à se connaître, en accéléré.

Émilie possède « un petit côté altruiste à la Amélie Poulain », note son interprète, Stéphanie Lapointe. Et selon Manon Briand, l'empathie dont fait preuve l'héroïne est de plus en plus rare de nos jours. « Émilie arrive du bois, littéralement. D'un lieu où il n'y a pas d'internet ou presque. Elle a encore des valeurs anciennes, de celles où on fait attention à la personne qui est devant nous, même si on ne la connaît pas. »

Stéphanie Lapointe (*Aurore, La peur de l'eau*) se glisse dans la peau de son personnage avec sa sensibilité habituelle. « J'ai d'abord trouvé Stéphanie, puis j'ai cherché un vis-à-vis masculin, explique Manon Briand. C'était une équation à résoudre: plus que 1 + 1, c'était vraiment le couple qui comptait davantage. » Puis, elle a mis la main sur Charles-Alexandre Dubé, qui incarne Thomas avec un naturel désarmant. « S'il y a une chose dont je n'ai jamais douté, c'est bien de ce match-là. Ils sont complètement craquants tous les deux. »

Ironie de l'époque

Le titre *Liverpool* ne sort pas de nulle part: la chanson du même nom popularisée par Renée Martel en 1967 s'est révélée une inspiration pour la cinéaste. Sans surprise, la mélodie accrocheuse a joué en boucle « plusieurs milliers de fois » dans ses oreilles pendant le processus d'écriture. « Et je l'écoute encore! C'est un classique indémodable. »

L'aspect rétro fait d'ailleurs constamment face à moderne dans le film. « C'est ça, l'ironie de l'époque: on n'a jamais été aussi technologiques, mais on a une nostalgie de choses qu'on n'a pas connues », avance Manon Briand.

Le film s'intéresse aussi à l'impact des réseaux sociaux dans nos vies, et à la mobilisation qu'ils peuvent entraîner. Drôle de coïncidence: Manon Briand a écrit son film il y a trois ans, bien avant le Printemps arabe et la crise étudiante qui a secoué le Québec. « À l'époque, rien de tout ça n'était encore arrivé! », affirme-t-elle, encore surprise par la tournure des événements. Mais à ses yeux, seul le résultat compte. « En ce moment, il y a un bouleversement social. Les gens sont capables, au Québec, de se lever. »

» Louis Morissette est David

David est un homme d'affaires dont le père, mourant, veut rencontrer sa fille qu'il n'a jamais connue. Inquiet de devoir partager l'héritage, David s'embourbera dans une histoire louche à laquelle Émilie sera mêlée malgré elle.

Un point commun avec son personnage?

S'il n'était pas devenu humoriste, Louis Morissette aurait sûrement pris la relève de son père à la tête de l'entreprise familiale.



« Je peux comprendre la dynamique de David avec son père. De vouloir prouver que toi aussi, tu es bon. Que non seulement tu es bon, mais que tu es meilleur. »

PHOTO OLIVIER PONTBRIAND, LA PRESSE

» Stéphanie Lapointe est Émilie

Émilie arrive de la campagne, où l'internet est beaucoup moins présent dans le quotidien des gens. Au début, elle sera sceptique quant à l'apport des iPhone, iPad et autres gadgets employés par Thomas, mais les événements finiront par la convaincre de leur utilité.

Un point commun avec son personnage?

Tout comme Émilie, Stéphanie Lapointe était méfiante envers les réseaux sociaux à leurs débuts.



PHOTO OLIVIER PONTBRIAND, LA PRESSE

« Je me disais: on n'a déjà pas beaucoup de temps pour se parler dans la vie, et on va commencer à se parler sur l'internet? Mais c'est vrai que le Printemps arabe et la crise étudiante sont en train de nous donner une leçon sur la puissance de ces outils. Je suis la première à être impressionnée. »

» Charles-Alexandre Dubé est Thomas

Thomas aurait voulu être journaliste, mais il travaille sur l'internet plutôt. Il passe ses temps libres au *Liverpool*, bar où travaille Émilie, en espérant un jour avoir le courage de lui parler.

Un point commun avec son personnage?

Incarner Thomas a permis au comédien de passer beaucoup de temps derrière le volant d'une charmante Fiat 500 turquoise.



« Je l'ai conduite pour vrai, c'est génial! J'ai appris à faire démarrer une vieille Fiat. »

PHOTO OLIVIER PONTBRIAND, LA PRESSE

CINÉMA

FLASHBACK 1986



PHOTO FOURNIE PAR RADIO-CANADA

LE DÉCLIN DE L'EMPIRE AMÉRICAIN DENYS ARCAND

Un groupe d'intellectuels, quatre gars, quatre filles, profs d'université pour la plupart, se retrouvent autour d'un coulibiac dans un chalet des Cantons-de-l'Est pour discuter de cul et régler le sort du monde. En 1986, ce film de Denys Arcand avait fait tout un tabac: 2,2 millions de box-office au Québec et 400 000 entrées en France seulement, en plus de rafler le Prix de la critique à Cannes. Grâce à des dialogues brillants, finement ciselés ou carrément paillard, Arcand arrivait à concilier intelligence et comédie, phénomène unique jusqu'alors au Québec. Lu récemment dans un journal français: «Si vous avez aimé la fin de l'empire soviétique, vous allez adorer la fin de l'empire américain», encore une façon de rendre hommage au titre du film.

— Luc Perreault (1er novembre 2003)

LUNDI 30 JUILLET, 21h, À TÉLÉ-QUÉBEC.

Le Noël des cinéphiles

MARC CASSIVI
CHRONIQUE

C'est un peu comme Noël en juillet. Ou plutôt, comme apprendre en juillet les cadeaux que l'on recevra à Noël. Un Noël des cinéphiles, en quelque sorte, à la manière d'un Noël des campeurs.

Deux des quatre plus importants festivals de films au monde ont dévoilé cette semaine leurs programmations respectives. Et la promesse qu'ils nous font de plaisirs cinématographiques au cours des prochains mois est très inspirante.

Jeudi, la Mostra de Venise a dévoilé son menu de septembre, concocté par son tout nouveau directeur, Alberto Barbera, qui semble n'avoir négligé aucun effort pour faire oublier rapidement son prédécesseur Marco Müller.

Le plus vieux festival de films du monde – et certainement l'un des plus agréables – accueillera dans son enceinte du Lido, en compétition officielle, les Takeshi Kitano, Kim Ki-duk, Terrence Malick, Olivier Assayas, Brian De Palma, Xavier Giannoli, Brillante Mendoza et autres Ulrich Seidl du septième art.

Une brochure prestigieuse de candidats au Lion d'or que n'aurait certainement pas désavoué le Festival de Cannes (et qui compte du reste plusieurs habitués de la Croisette). Hors compétition, Jonathan Demme, Robert

Redford, Susanne Bier, Spike Lee (avec un documentaire sur les 25 ans de l'album *Bad*, de Michael Jackson), Amos Gitai et Manoel de Oliveira (à 104 ans!) ajouteront encore plus de lustre à l'événement.

Dans ce qui semble être une réplique au Festival de Cannes, vivement critiqué en mai pour l'absence de films réalisés par des femmes dans

Tykwier, Andy Wachowski et Lana Wachowski.

N'étant pas un événement compétitif, le TIFF a pu sélectionner à loisir les meilleurs « morceaux » des autres grands festivals, et fera, tel qu'il en a l'habitude, une place de choix au cinéma américain. À preuve, son film d'ouverture, *Looper* de Rian Johnson (*The Brothers Bloom*), un thriller futuriste hollywoodien mettant en vedette Joseph Gordon-Levitt et Bruce Willis.

Avec une telle superproduction en ouverture, la direction du TIFF s'assure d'une soirée de première illuminée par une pléiade de stars hollywoodiennes (Emily Blunt est aussi

du cinéma américain, ne tiennent pas à laisser à Toronto – favorisée par l'industrie hollywoodienne – l'exclusivité de la manne. Personne n'a l'apanage de la chasse aux étoiles.

En mai, le Festival de Cannes a fait de l'œil à Hollywood, avec insistance. Pour des raisons sans doute de stratégie politique, d'après ce que l'on a pu en juger par la qualité de certains films. De la demi-douzaine de titres américains de la compétition, aucun ne s'est particulièrement démarqué. Et certains, parmi lesquels *Lawless* de John Hillcoat et *Mud* de Jeff Nichols, ne méritaient pas leur place, selon bien des observateurs.

Toronto (après le succès étonnant aux Oscars de *The Artist*, lancé sur la Croisette), Venise se prend un peu pour Cannes et Toronto, un peu plus pour Hollywood.

Résulte bien sûr de cette émulation une compétition, saine à certains égards, mais qui n'est pas sans risque. À la fin du règne de Moritz de Hadeln à la tête du Festival de Berlin, la Berlinale avait sacrifié un peu de son lustre et de son prestige à trop vouloir courtiser Hollywood, sans succès. La mondialisation du cinéma et de son star-système « américanocentriste » peut avoir des effets bien pervers.

Reste la bonne nouvelle: tous ces films prometteurs, annoncés à gauche et à droite, que nous pourrions bientôt voir, avec un peu de chance, sur un écran près de chez nous.

Sur l'échiquier des festivals de films, Cannes est considéré comme le gotha du cinéma d'auteur et Toronto, même si l'étiquette est réductrice, comme la plateforme du cinéma commercial de qualité (ou « oscarisable »). Mais voilà que l'alignement des planètes semble changer légèrement.

sa compétition, la 69^e Mostra a sélectionné quatre réalisatrices pour concourir au Lion d'or (mais aucun Québécois).

De son côté, le 37^e Festival international du film de Toronto (TIFF pour les intimes) a annoncé mardi l'essentiel de sa programmation, où seront entre autres présentés en primeur mondiale les nouveaux films de Ben Affleck, Laurent Cantet, Sergio Castellitto, Costa-Gavras, Dustin Hoffman, Neil Jordan, Baltasar Kormákur, Deepa Mehta, Mike Newell, François Ozon, David O. Russell, Margarethe von Trotta, Tom

de la distribution). Jusqu'à tout récemment, la soirée d'ouverture du Festival était animée par un film canadien.

Il y a plusieurs années que Toronto se pose en rampe de lancement du cinéma américain d'automne, en prévision notamment de la soirée des Oscars. Mais de l'avis de la plupart des spécialistes, même à Hollywood, ce 37^e TIFF est particulièrement marqué par une volonté de mettre en valeur le star-système américain.

Les autres grands festivals, conscients du pouvoir d'attraction médiatique des vedettes

de la distribution). Jusqu'à tout récemment, la soirée d'ouverture du Festival était animée par un film canadien.

Il y a plusieurs années que Toronto se pose en rampe de lancement du cinéma américain d'automne, en prévision notamment de la soirée des Oscars. Mais de l'avis de la plupart des spécialistes, même à Hollywood, ce 37^e TIFF est particulièrement marqué par une volonté de mettre en valeur le star-système américain.

Les autres grands festivals, conscients du pouvoir d'attraction médiatique des vedettes

Films de Montréal

Il en a été question dans cette chronique il y a quelques mois, lorsque le musée Pointe-à-Callière a lancé un concours afin de désigner le film qui représente le mieux Montréal dans l'histoire du cinéma québécois. Les résultats de ce sondage auprès des internautes ont été dévoilés cette semaine et ils sont à mon avis plutôt désoleants. Les cinq lauréats sont *Bonheur d'occasion* de Claude Fournier, *Bon Cop Bad Cop* d'Erik Canuel, *Un zoo la nuit* de Jean-Claude Lauzon, *Cruising Bar* de Robert Ménard et *Jésus de Montréal* de Denys Arcand. Deux bonnes réponses sur cinq, ça ne vaut pas cher la douzaine.

Pour joindre notre chroniqueur: mcassivi@lapresse.ca

Vive les rondes!

MINCE ALORS!

Comédie dramatique de Charlotte de Turckheim. Avec Victoria Abril, Catherine Hosmalin, Lola Dewaere. 1h40.



PHOTO FOURNIE PAR LA PRODUCTION

Mince alors! raconte l'histoire d'une femme en cure d'amaigrissement.

d'Émilie (Catherine Hosmalin, très crédible), une mère de famille plutôt enveloppée.

Même si *Mince alors!* s'inscrit comme une comédie, on n'y rit pas vraiment. Les gags sont à la fois bourrés de clichés et de très mauvais goût. Un exemple: «J'ai acheté une Audi à ma femme. En 10 secondes, elle monte à 100», déclare un personnage. L'autre réplique: «Moi, je lui ai acheté une balance. En une seconde, elle monte à 140.» Vous voyez le genre.

En plus d'être mal écrit, son scénario se révèle dérisoire et pas très crédible. En 2012, quelle femme accepterait de subir une cure d'amaigrissement offerte par son mari?

La réalisation n'est guère plus reluisante. Charlotte de

Turckheim multiplie les écrans divisés sans aucune raison. On n'est pas dans un suspense à la 24! La musique tonitruante du début tape sur les nerfs alors que le film vient à peine de débuter.

Heureusement, les actrices ne sont pas trop mal dirigées. Le trio Nina-Sophie-Émilie se révèle même plutôt attachant. Chapeau également à la réalisatrice pour avoir eu l'audace de montrer de la chair flasque au cinéma.

Avec sa morale à deux sous – il faut croire en soi – et ses statistiques sur l'obésité, *Mince alors!* souhaitait peut-être éveiller les consciences sur ce fléau du XXI^e siècle. Un documentaire aurait sans doute été plus approprié et plus réussi.

Un document unique

GERHARD RICHTER PAINTING

Documentaire de Corinna Belz. 1h37.

MARIO CLOUTIER

Entrer dans l'antre de l'un des plus importants peintres contemporains, le filmer en train de travailler, l'interviewer sur sa démarche, tout cela représente un haut fait d'armes pour un cinéaste. C'est ce qu'a réussi l'Allemande Corinna Belz avec le peintre Gerhard Richter, 80 ans, mais toujours dans une forme resplendissante.

À part peut-être Picasso, peu de peintres auront réussi à exceller dans plusieurs styles, comme le fait Richter. Celui qui a flirté avec le pop art dans les années 60, avant de rénover l'art du portrait et de plonger avec grâce dans l'abstraction, reste probablement le peintre dont l'influence est la plus importante dans le monde de l'art aujourd'hui.

«Acte secret»

Mais Richter n'a jamais eu la parole facile. Jeune, comme plusieurs autres

artistes visuels, il souhaitait laisser parler l'œuvre. D'ailleurs, les « tableaux font ce qu'ils veulent », dit-il dans ce documentaire d'une très belle facture. À mi-chemin en cours de tournage, le peintre remet en question le tournage puisque, soulignait-il, la création est un « acte secret », destiné au public que lorsque l'œuvre est prête.

Malgré tout, l'artiste se laisse filmer en pleine production et en préparation d'expositions importantes à Londres et à Paris. Toute la magie du film réside dans ces images du maître en action sur la toile. Il étend au pinceau les couleurs primaires, mêlées de blanc et de noir, puis termine avec un racloir géant. Tout ce processus dure des jours et des jours pour aboutir, parfois, à la poubelle. Richter est d'une exigence totale et le résultat de son travail, absolument fascinant.

Certains pourraient être rebutés par le sujet et la longueur de certaines scènes de travail où le seul son qu'on entend est celui du pinceau ou du racloir, entrecoupé de courts commentaires du peintre. Pour les amateurs d'art, ce film est incontournable.